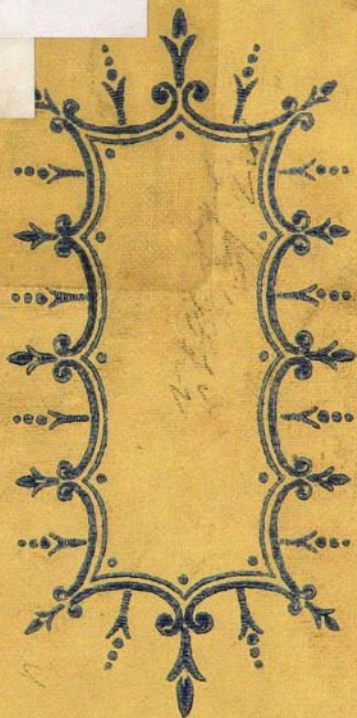
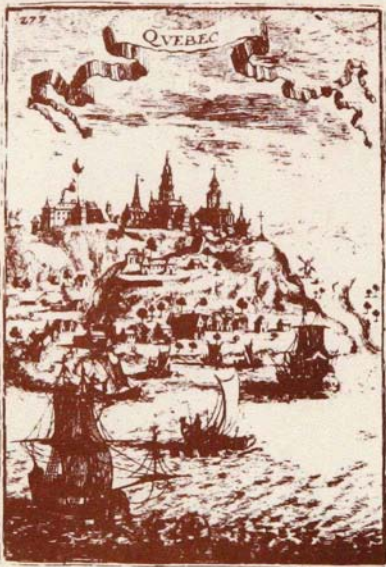


922.244
M33436j
1890





Bibliothèque Nationale du Québec

L. A. Raoul Raymond

Chambly, Juin 1895

111

Delle Proulx

Ins.

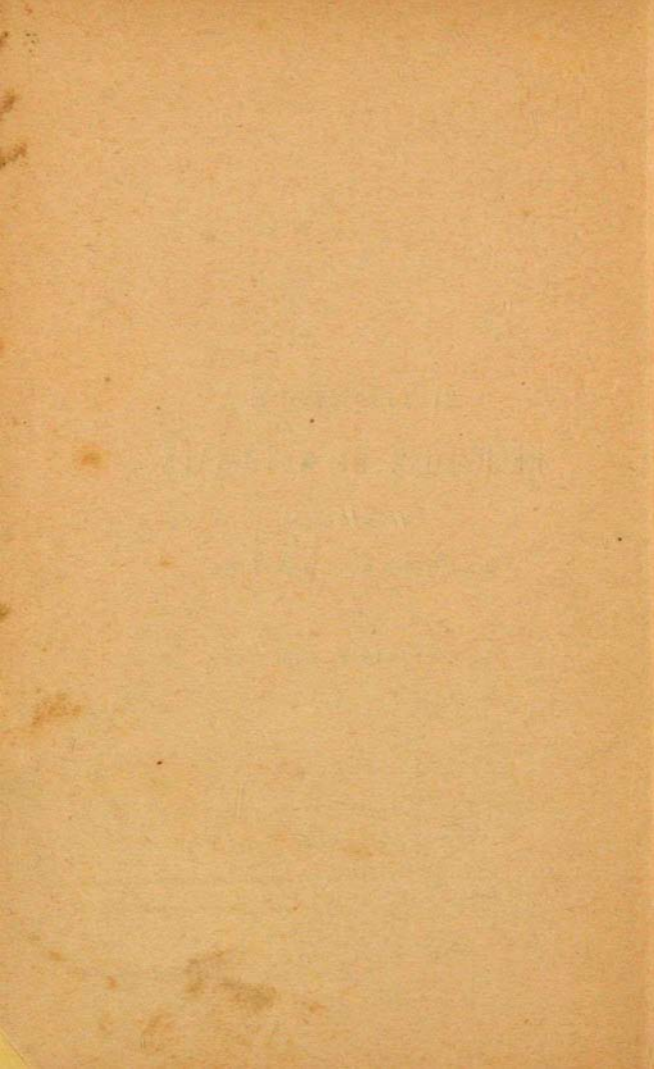
BIBLIOTHÈQUE
RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE PAR

MGR L'ÉVÊQUE DE MONTREAL



1^{re} SÉRIE IN-18



LA
SŒUR ST-PIERRE

ET

L'ŒUVRE DE LA REPARATION

PAR

M. l'Abbé JANVIER



MONTREAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
Cadieux & Derome
1603, RUE NOTRE-DAME

BX
4705

M29195 J35

1890

LA
SŒUR SAINT-PIERRE

I

SA JEUNESSE.

C'est à la catholique Bretagne que nous sommes redevables de la sœur Marie de Saint-Pierre. Elle naquit à Rennes le 4 octobre 1816. On la nomma à son baptême Françoise-Perrine, noms qui rappelaient ceux de son père et de sa mère. Son père, Pierre Eluère, serrurier de son état, avait épousé Françoise Portier, qui lui donna douze enfants. Ces deux époux étaient l'un et l'autre de fer-

vents chrétiens. Le père assistait tous les matins à la messe, allait tous les soirs adorer le Saint-Sacrement, et pendant la journée trouvait encore le temps de prier ; il apprit à sa fille la pratique du chemin de la Croix. La mère lui inocula une grande dévotion à la sainte Vierge. ❧

La petite Perrine était souvent malade et d'un caractère assez difficile ; mais, grâce à la direction de ses pieux parents, elle sut de bonne heure se vaincre et triompher de tous les défauts de son âge. Elle conçut dès lors une vive horreur du péché et elle se reprochait avec amertume ses moindres imperfections. Sa sœur aînée l'ayant une fois surprise toute seule versant des larmes, lui en demanda la cause ; elle répondit naïvement : “ Je pleure mes péchés ! ”

Un autre jour, un pauvre aveugle mal vêtu passait devant la maison ; il

avait besoin, au détour de la rue, qu'une main charitable le guidât pour le mettre dans sa route. Un secret instinct avertit l'enfant qu'il y avait là matière à briser son amour-propre ; elle prit bien vite le bonhomme par le bras, et, lui donnant la main, elle le conduisit où il voulait aller. Quand quelque chose de répugnant se présentait, elle se faisait violence pour ne point raisonner, disant : " Mon Dieu ! je vous offre cela en expiation de mes péchés."

Elle redoutait tellement l'apparence du mal, qu'ayant eu, à l'âge de huit ans, quelque inquiétude au sujet d'un petit livre d'histoires qu'on lui avait prêté, elle le porta au curé de la paroisse pour lui demander son avis, et lorsqu'elle sut de lui que, sans être mauvais, cet ouvrage était frivole, elle le rendit tout de suite et n'en lut pas même la première page. Le sou-

venir des souffrances de Notre-Seigneur la touchait vivement. Elle pensait que ses péchés étaient la cause de ses douleurs ; confuse et contrite, elle disait : “ O mon Sauveur ! avez-vous vu au moins, pendant votre Passion, qu’un jour je me convertirais et serais tout à vous ? ” Elle faisait souvent le chemin de la Croix, baisant la terre à chaque station. Mais son attrait dominant était l’oraison. N’en sachant point d’abord la méthode, elle récitait mentalement ses prières avec attention, attendant que Dieu lui fît connaître ce saint exercice. Ce qui ne tarda pas. Elle n’avait que dix ans, lorsqu’un jour elle entendit un sermon sur cette matière. Ce fut pour elle un trait de lumière qui ouvrit son esprit et son cœur et la rendit bientôt habile dans cette science des saints.

A douze ans, Perrine eut la douleur

de perdre sa mère. Comme sainte Thérèse à pareil âge et dans une circonstance semblable, elle courut se jeter aux pieds de Marie, et pria l'auguste Vierge de lui servir de mère à la place de celle qui venait de lui être enlevée. La Reine du ciel adopta, en effet, cette âme innocente et lui en donna toute sa vie des preuves sensibles. Comme son père était chargé d'une nombreuse famille, il la confia à deux de ses tantes, personnes de grande piété, qui dirigeaient un atelier de jeunes ouvrières. Là, elle fit de nouveaux progrès dans la vertu, devint le modèle de ses compagnes et servit même de maîtresse à quelques-unes dans la vie intérieure, tâchant de leur faire aimer et pratiquer l'oraison, pour être plus unies à Dieu. Elle saisissait aussi toutes les occasions de se livrer à des œuvres de miséricorde, comme de secourir les pauvres, visi-

ter les malades, assister les mourants. A côté du maître serrurier Eluère était venue s'établir une famille indigente composée de trois personnes, le père, homme de journée, la femme aveugle et un petit garçon âgé de quatre à cinq ans. La jeune fille vit en eux une image de la sainte Famille de Béthléem, elle les prit en affection et leur prodigua tous les soins que réclamait leur pauvreté ; elle les visitait souvent, les instruisait de la religion, les faisait aller à confesse et mettait la paix au ménage quand elle était troublée. Peu après, s'étant dévouée à soigner une pauvre jeune femme malade, elle la vit expirer entre ses bras, reçut son dernier soupir et n'hésita point à l'ensevelir de ses propres mains, malgré la frayeur de la mort, qu'elle n'avait jamais vue de si près.

Un moment pourtant cette âme si

pure fut sur le point de se laisser séduire par les frivolités du siècle. Elle se relâcha d'abord, et eut l'imprudence de faire quelques concessions à la mondanité. Dieu l'en punit. Pressée par ses remords et devant, comme congréganiste, se préparer à une fête de la sainte Vierge, elle entreprit de faire une bonne et sérieuse retraite. Elle sentit alors le travail intérieur de la grâce, et elle sortit de ces exercices complètement changée, résolue d'être plus que jamais et tout à fait à Dieu. En même temps le goût de la vie religieuse, qui l'avait déjà saisie, se développa fortement dans son cœur ; elle en fit l'unique objet de ses pensées et de ses vœux les plus ardens. Elle s'imposait des jeûnes dans ce but ; elle pratiquait des pèlerinages en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Joseph. Elle s'adressa aussi à saint Martin, l'illustre évêque de

Tours, pour lequel elle avait une grande dévotion, le suppliant de la recevoir dans son diocèse comme religieuse, bien qu'elle ne sût pas alors qu'il s'y trouvât des Carmélites.

Néanmoins des perplexités l'agitaient. Son confesseur, qui était homme de Dieu, voulut l'éprouver ; il lui fit subir pendant cinq ans de nombreuses et pénibles humiliations. Au bout de ce temps, elle fut inspirée d'aller en pèlerinage à une célèbre chapelle de la sainte Vierge, aux environs de Rennes : Notre-Dame de la Peinière. Là, elle reconnut clairement que Dieu l'appelait à le servir par la pratique des vœux religieux. Tous ses désirs la portaient vers le Carmel. Son confesseur, au contraire, paraissait vouloir qu'elle entrât chez les hospitalières. Mais comme elle revenait de son pèlerinage, Notre-Seigneur, après la sainte communion

lui fit entendre intérieurement ces paroles : “ Ma fille, je vous aime trop
“ pour vous abandonner plus long-
“ temps à vos perplexités, vous ne
“ serez point hospitalière, ce n'est là
“ qu'une épreuve. On s'occupe de
“ votre réception, vous serez carmé-
“ lite.” La voix intérieure lui répéta
plusieurs fois : “ Vous serez carmé-
lite,” et elle crut même qu'une der-
nière fois cette voix ajoutait : “ Car-
mélite à Tours.” En effet, sans le lui
faire connaître, son confesseur l'avait
proposée. Aussi quels furent son éton-
nement et sa joie, quand elle l'enten-
dit lui dire : “ Ma fille, vous êtes
reçue chez les Carmélites de Tours ! ”
Elle partit de Rennes le 11 novembre
1839, sous les auspices de saint Mar-
tin, qu'elle n'avait pas inutilement
invoqué. Son vertueux père voulut
l'accompagner et la présenta lui-
même : elle avait vingt-trois ans.

II

SA MISSION.

A peine entrée au Carmel, Perrine sentit qu'elle était là dans son élément. Le feu de l'amour divin embrasa son cœur. Du premier coup on reconnut en elle un jugement solide, un caractère facile, enjoué et toujours égal ; elle était d'une réserve et d'une discrétion parfaites, évitant toute recherche d'elle-même et toute singularité, très modeste, très mortifiée, enfin d'une obéissance exemplaire. Le calme et la candeur de son visage reflétaient la sérénité de son âme. Mais le caractère dominant de cette nature d'élite était la simplicité. On en jugera par le trait suivant.

Le jour de son arrivée, à l'heure de la récréation, on l'invita à chanter. Sans se faire prier, elle entonne aussitôt des couplets " que depuis long-

temps, dit-elle, je chantais d'avance, en attendant le jour fortuné de mon entrée ; ils commençaient par ces mots : *Béniſsons Dieu, je ſuis dans un aſile...* J'avais ainſi une quinzaine de couplets et je les chantais d'un air ſi gai et ſi content, qu'on ne penſait point à m'interrompre." La nouvelle venue, d'ailleurs, ne ſemblait pas diſpoſée à faire grâce d'un ſeul, lors que tout à coup la Mère prieure, d'abord abſente, ſurvint. Trouvant l'une en train de chanter et les autres qui écoutaient, toutes paraiſſant ſe réjouir, elle jugea à propos de faire une épreuve : " Eh bien ! dit-elle à la poſtulante, vous avez été bien preſſée de montrer votre petit talent !" Il ſ'enſuivit un ſilence qu'il paraiſſait difficile de rompre ; auſſi la Mère prieure reprit : " Voyons ſi vous avez encore quelque choſe !—Oh ! ma révérende Mère, je vous ai gardé ce que

j'avais de mieux." Et la voilà repartie. Rien n'avait trahi le moindre désappointement ni la moindre émotion, et l'on put voir aussitôt que, par vertu et par caractère, cette petite Bretonne n'était pas d'humeur à engendrer la mélancolie.

Son premier attrait intérieur fut celui d'une tendre dévotion pour la divine enfance de Jésus. " Je me regardais, dit-elle, comme la petite servante de la sainte famille, et me consacrai à elle en cette qualité." Elle avoue avoir eu encore une autre ambition qu'elle explique avec une candeur charmante : " C'était d'être le petit âne de l'enfant Jésus." Et elle raconte ingénument comment son naïf désir fut satisfait. Ce titre lui échut par le sort et lui fournit un ingénieux motif et mille occasions de se mettre au service du divin Enfant. " Ainsi, dit-elle, j'étais son âne dans

l'oraison, m'efforçant de le rechauffer par mon amour, et sa petite domestique dans l'action, faisant pour la sainte famille le travail qu'on m'imposait et m'imaginant être dans la maison de Nazareth." Elle fut inspirée d'honorer l'enfant Jésus chaque jour du mois, en repassant l'un après l'autre ses différents mystères. De la sorte, la pensée du divin Enfant qui la suivait jusque dans ses moindres actions, lui rendait toute occupation facile et agréable.

Elle fit sa profession le 8 juin 1841. Aux premiers noms qui, depuis son noviciat, la plaçaient sous la protection de la Reine des anges et du chef des apôtres, sa dévotion pour la sainte Famille lui suggéra d'ajouter un autre titre. Désormais, au Carmel, Perrine Eluère s'appellera sœur Marie de Saint-Pierre de la Sainte-Famille

Les Carmélites de Tours avaient

alors pour prieure la mère Marie de l'Incarnation, religieuse éminente par sa prudence et ses vertus. Elle se hâta d'imposer à la nouvelle professe divers travaux manuels, puis l'office de portière à l'intérieur : genre d'épreuve qui, en contrariant ses goûts, devait l'élever au plus haut point de perfection. La pieuse sœur redoutait cette dernière fonction, ne croyant pas pouvoir la concilier avec l'esprit de solitude, qui lui était cher. Elle manifesta respectueusement ses répugnances et ses craintes ; malgré cela, la Mère prieure la maintint dans son emploi, et elle le garda toute sa vie. Cette disposition fut providentielle ; car l'humble fille du cloître se trouva ainsi par devoir en fréquentes relations avec quelques personnes séculières, qui plus tard l'aidèrent dans sa mission réparatrice.

Cette mission, à laquelle la grâce

la préparait secrètement depuis quatre ans qu'elle vivait au Carmel, allait lui être conférée par Notre-Seigneur lui-même. C'était le 26 août 1843, lendemain de la fête de saint Louis, roi de France. La sœur faisait son oraison du soir au pied de la croix. Le Sauveur lui dit : “ J'ai entendu vos sou-
“ pirs, j'ai vu le désir que vous avez
“ de me glorifier. *Mon Nom est par-*
“ *tout blasphémé, même les enfants*
“ *blasphèment !* Cet affreux péché
“ blesse douloureusement et plus que
“ tous les autres mon divin Cœur ;
“ par le blasphème le pécheur me
“ maudit en face, m'attaque ouverte-
“ ment, anéantit ma rédemption, et
“ prononce lui-même sa condamna-
“ tion et son jugement. Le blasphème
“ est une flèche empoisonnée, qui
“ blesse continuellement mon cœur.
“ Je veux vous donner une flèche
“ d'or, pour le blesser délicieusement

“ et cicatriser les blessures de malice
“ que me font les pécheurs.”—Et il
lui dicta la formule suivante : “ Qu’à
“ jamais soit loué, béni, aimé, adoré,
“ glorifié, le très saint, très sacré,
“ très adorable, très inconnu, très
“ inexprimable Nom de Dieu, au ciel,
“ sur la terre et dans les enfers, par
“ toutes les créatures sorties des
“ mains de Dieu, et par le sacré Cœur
“ de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au
“ Très - Saint - Sacrement de l’autel.
“ Ainsi soit-il (1).”

Telle fut la *Flèche d’or* que le Seigneur remit à sa servante, l’assurant qu’à chaque fois qu’elle dirait cette formule de louange, elle blesserait son cœur d’une blessure d’amour :
“ Faites attention à cette faveur, lui
“ dit-il, je vous en demanderai

(1) Voir la *Vie* de la sœur écrite par elle-même, p. 119 et 120.

“ compte.” A ce moment, il lui sembla voir sortir du sacré Cœur de Jésus blessé par cette flèche des torrents de grâces pour la conversion des pécheurs, ce qui lui donna la confiance de dire : “ Mon Seigneur, me chargez-vous donc des blasphémateurs ? ”

Elle ne manqua pas de tout rapporter à la Mère prieure. Celle-ci, aussi prudente qu'expérimentée, voulut l'éprouver et s'assurer qu'elle n'était pas dans l'illusion. Elle consulta des ecclésiastiques pieux et instruits ; elle suivit de près la conduite de la sœur. Loin de l'encourager à marcher dans cette voie extraordinaire, elle s'efforça de l'en détourner ; elle lui défendit même de réciter certaines prières qui lui avaient été recommandées. Mais divers incidents qu'elle dut regarder comme miraculeux, entre autres sa propre guérison obtenue par la sœur selon l'ordre de Notre-Seigneur et

dans la forme voulue par lui, la décidèrent à se relâcher de sa conduite sévère vis-à-vis d'elle et à lui permettre au moins de dire les prières de la Réparation.

Notre-Seigneur, de son côté, réitéra à plusieurs reprises ses ordres à sa servante. La pauvre sœur, pressée en sens contraire, s'écriait parfois : « Ah ! si ce divin Maître était capable d'éprouver des amertumes, il serait triste jusqu'à la mort en voyant que les hommes, loin de s'unir à lui pour suppléer à leur impuissance et ainsi glorifier son Père céleste, blasphèment continuellement son saint Nom et s'unissent à Lucifer et aux réprouvés. Combien, au contraire, il serait satisfait si au moins quelques enfants fidèles et reconnaissants se joignaient à lui pour aimer et bénir le Nom de ce Père qu'il aime si tendrement ! »

Cette vue la portait à faire l'acte

héroïque d'entier abandon. “ Je me sens, dit-elle, intérieurement pressée de faire à Dieu le sacrifice de toute ma personne et de tous les mérites que je puis acquérir.” Mais elle voulut attendre le consentement de sa prieure.

A la fête de saint Jean de la Croix, un des patrons du Carmel, Notre-Seigneur fit entendre à son épouse ces graves paroles : “ Jusqu'à présent, je ne vous ai montré qu'en partie les desseins de mon Cœur ; mais aujourd'hui je veux vous les montrer tout entiers. *La terre est couverte de crimes ! l'infraction des trois premiers commandements de Dieu a irrité mon Père, le saint Nom de Dieu blasphémé et le saint jour du dimanche profané mettent le comble à la mesure d'iniquités ; ces péchés sont montés jusqu'au trône de Dieu et provoquent sa colère, qui se répandra, si on n'apaise sa justice ; dans*

aucun temps ces crimes n'ont monté si haut. Je désire, mais d'un vif désir, qu'il se forme une association bien approuvée et bien organisée, pour honorer le Nom de mon Père."

Ici le but de l'œuvre réparatrice est clairement indiqué : il s'agit de réparer l'infraction des trois premiers préceptes du Décalogue, tous les crimes, par conséquent, qui ont un caractère spécial d'hostilité contre Dieu ; et la violation du dimanche, par là même, s'y trouve comprise.

Interdite et confuse, l'humble fille du Carmel hésitait. Mais Notre-Seigneur lui dit : " Prenez bien garde ; car si, manquant de simplicité, vous mettiez obstacle à mon dessein, vous seriez responsable du salut de beaucoup d'âmes ; si au contraire, vous êtes fidèle, elles embelliront votre couronne."—" Eh ! ajouta-t-il, à qui m'adresserais-je, si ce n'est à une car-

mélite, qui, par état, doit sans cesse glorifier mon Nom ?”

Treize jours après, la veille de l'Immaculée Conception (7 décembre), le Sauveur revient sur le même sujet, et cette fois la nation coupable est nommée. Il fit voir à la sœur combien il était irrité contre la France à cause des blasphèmes dont elle est coupable. “ Il me l'a déclaré, dit-elle, il ne peut plus demeurer dans cette France, qui comme une vipère, déchire les entrailles de sa miséricorde. Il souffre encore patiemment le mépris qu'on fait de lui-même, mais les outrages commis contre son divin Père provoquent son courroux. La France a sucé les mamelles de la miséricorde jusqu'au sang : c'est pourquoi la miséricorde fera place à la justice, qui se débordera avec d'autant plus de fureur qu'elle aura plus attendu. Alors, toute saisie, j'ai dit : “ Mon

“ Seigneur, permettez-moi de vous le
“ demander : si on vous fait cette ré-
“ paration que vous désirez, pardon-
“ nerez-vous encore à la France ? ” Il
m’a répondu : “ Je lui pardonnerai
“ encore une fois ; mais, remarquez
“ bien, une fois. Comme ce péché de
“ blasphème s’étend par toute la
“ France et qu’il est public, il faut
“ aussi que la réparation soit pu-
“ blique et s’étende dans toutes les
“ villes. Malheur à celles qui ne feront
“ pas cette réparation ! ”

Quel cœur français pourrait entendre sans une émotion profonde de si sévères et si solennels avertissements ? Le reproche, hélas ! n’est que trop mérité : car la faute est évidente et incontestable. On le profère sans cesse et impunément au milieu de nous, ce genre de blasphème tel que Notre-Seigneur le caractérise !

La France est désignée “ comme la

plus coupable," parce qu'elle est la plus favorisée du Ciel, la plus aimée du Christ et la fille aînée de l'Eglise. Devenue en Europe le foyer le plus actif de l'esprit révolutionnaire, elle exerce à l'égard du blasphème doctrinal une sorte de prosélytisme universel aussi funeste aux individus qu'aux sociétés. Est-il étonnant qu'elle soit spécialement menacée des coups de la divine justice ?

Au sortir de cette communication, Marie de Saint-Pierre, nous le savons par une de ses compagnes, parut dans un état difficile à décrire. Elle était pâle comme la mort, inondée de larmes, portant une expression de douleur qui lui resta longtemps ; elle semblait comme anéantie sous le poids de la colère de Dieu. Elle eut pourtant une grande consolation en apprenant, comme par hasard, que le Souverain Pontife Grégoire XVI

avait, par un bref du 8 août 1843, permis d'établir sous le patronage de saint Louis, roi de France, de pieuses confréries pour l'extirpation du blasphème. " Je ne doutai plus, dit-elle, que l'œuvre dont j'étais chargée ne vînt de Dieu, puisque au même mois et la même année, le lendemain de la fête de saint Louis, Notre-Seigneur découvrait à une pauvre petite carmélite cette grande œuvre de la réparation des blasphèmes dont il voulait enrichir la France comme d'un moyen de salut pour la dérober à sa justice irritée."

III

SES RÉVÉLATIONS SUR LA RÉPARATION.

Le 25 décembre 1843, dans la nuit de Noël, la sœur obtint de ses supérieurs la permission de faire, selon les demandes réitérées de Notre-Seigneur, l' "acte de donation parfaite." Comme récompense, elle fut favorisée de grâces et de lumières encore plus abondantes. "Il me semble, disait-elle, entendre Jésus, du fond de son tabernacle, nous adresser ces paroles :
" O vous qui êtes mes amis et mes
" fidèles enfants, voyez s'il est une
" douleur semblable à la mienne ;
" mon divin Père et mon épouse, la
" sainte Eglise, l'objet des délices de
" mon Cœur, sont méprisés, outragés
" par mes ennemis. Ne se lèvera-t-il
" donc personne pour me consoler,
" en les défendant contre ceux qui les

“attaquent? Je ne peux plus rester
“au milieu de ce peuple ingrat ;
“voyez les torrents de larmes qui
“coulent de mes yeux. Ne trouverai-
“je personne pour les essuyer, en
“faisant réparation d’honneur à la
“gloire de mon Père, et en deman-
“dant la conversion des coupables ? ”
“—Ah ! s’écrie la pieuse sœur, si un
roi, ou seulement son ambassadeur,
est méprisé par une puissance étran-
gère, aussitôt on court aux armes, il
faut venger l’honneur du prince ; on
lève des troupes ; on compte pour peu
de chose la mort d’un grand nombre
de soldats. Et le Nom saint et terrible
du Dieu des armées, du Roi des rois,
est méprisé, blasphémé ; son jour est
profané par une infinité de pécheurs :
et on ne s’en met pas en peine, on n’y
pense pas ! Mais voilà que Notre Sei-
gneur Jésus, l’envoyé et le Fils du
Dieu des batailles, l’ambassadeur du

royaume du ciel, demande réparation d'honneur pour son divin Père, ou bien nous déclare la guerre et menace la France de sa colère ! Avons-nous à balancer dans notre choix ? ”

L'archevêque de Tours, qui était alors Mgr Morlot, voulut voir et examiner les écrits de la carmélite. Nous disons ses “ écrits ” ; car la Mère prieure avait exigé d'elle qu'elle écrivit toutes ses révélations. Le prélat approuva la conduite des supérieurs à son égard ; et, pour y répondre dans une certaine mesure, il autorisa M. Alleron, supérieur du Carmel et en même temps curé de Notre-Dame-La-Riche, à ériger dans sa paroisse l'Association pour la réparation des blasphèmes, sur le modèle de celle de Rome approuvée par Grégoire XVI le 8 août 1843. La permission de Mgr Morlot date du 15 mars 1844. L'association, en s'établissant, prit aussitôt

pour patrons saint Michel archange, saint Louis, roi de France, et saint Martin. Ceux qui en faisaient partie devaient réciter chaque jour un *Pater*, un *Ave*, un *Gloria* et la *Flèche d'or* dont il a été question plus haut.

C'était quelque chose sans doute ; un premier pas était fait vers l'œuvre réparatrice ; mais ce n'était pas ce que réclamait Notre-Seigneur, une archiconfrérie semblable à celle de Notre-Dame-des-Victoires pour la conversion des pécheurs. La sœur en fut attristée. On la voyait, au sortir de ses oraisons, pâle, tremblante et inondée de larmes. Elle s'offrait continuellement en sacrifice pour détourner les fléaux divins et obtenir le salut de sa patrie. Comme on lui apprit que la prière accoutumée de saint Denis était celle-ci : "Donnez-moi des âmes !" elle se mit aussitôt à la répéter sans cesse et à la faire dire à ses

sœurs. Le divin Maître, de son côté, lui montrait de plus en plus l'énormité du blasphème : " Vous ne pouvez, lui
" dit-il un jour, comprendre la malice
" et l'abomination de ce péché ; si ma
" justice n'était retenue par ma misé-
" ricorde, elle écraserait le coupable,
" et les créatures, même inanimées,
" s'en vengeraient."

" Ensuite, ajoute-t-elle, il m'a mon-
tré quelle est l'excellence de l'œuvre
de la Réparation, combien elle sur-
passe les autres dévotions et est agré-
able à Dieu, aux anges, aux saints et
utile à l'Eglise ; et il me disait : " Oh !
" si vous saviez quel degré de gloire
" vous acquérez en faisant un seul
" acte de réparation pour les blas-
" phèmes ! "

Elle écrivait encore : " Cette œuvre
est en moi comme un feu qui me brûle ;
je ne cesse de demander au Seigneur
qu'il daigne sauver la France, établir

dans toutes les villes son œuvre de réparation, et susciter des hommes apostoliques à cette fin.” — “ Vous voyez bien, mon doux Jésus, disait-elle, que, pauvre et misérable créature je ne peux rien ; veuillez donc faire passer dans le cœur de celui qui peut vous rendre service tout ce que je souffre.”

Les Carmélites ayant dû changer de monastère, habitèrent, pendant dix-huit mois, une maison séculière où la clôture était presque impossible. La sœur Saint-Pierre, toujours portière à l'intérieur, en eut beaucoup à souffrir. Mais Notre-Seigneur, au milieu même des embarras et des distractions de sa charge, la gratifiait de nouvelles et consolantes lumières. Elle mit à profit ses relations obligées avec les personnes du dehors, en leur communiquant une dévotion qui consistait à porter sur soi l'évangile de

la Circoncision : ce qu'elle appelait "le petit Evangile." Les supérieurs lui permirent de distribuer des feuilles où cet évangile était imprimé avec l'image de l'Enfant Jésus. On y joignait une portion de buis béni le dimanche des Rameaux. Ces feuilles étaient ensuite pliées et renfermées dans de petits sachets que la sœur fabriquait elle-même, et sur lesquels on voyait gravée l'image du Sacré-Cœur et des instruments de la Passion : ce qui formait comme une médaille qu'on porte sur soi. La pieuse carmélite avait ainsi en vue la glorification du Nom de Jésus. Des grâces nombreuses vinrent confirmer sa foi et réjouir sa dévotion ; chacun voulait avoir de ces petits sachets. Sur les feuilles, à la suite de l'évangile, on lisait écrit :

Quand Jésus fut nommé,
Satan vaincu fut désarmé.

“ Notre-Seigneur m'a fait connaître, dit la sœur, combien il lui est glorieux qu'on célèbre sa victoire par ces paroles : elles font frémir de rage le démon ; il bénira les personnes qui porteront sur elles cet évangile ; il les défendra contre les attaques de Satan.”

Le 17 juin 1845, le divin Maître reprit avec sa servante son grand dessein ; il l'encouragea à parler elle-même à l'archevêque. Le prélat se rendit avec bonté auprès de la vierge du Carmel. Aussitôt elle se mit à genoux et lui baisa les pieds ; puis elle lui demanda respectueusement de vouloir bien achever l'œuvre qu'il avait déjà si heureusement commencée en autorisant l'Association de Notre-Dame-La-Riche. Elle lui exposa combien Dieu la pressait de réclamer l'établissement officiel de l'œuvre réparatrice dans cette métro-

pole de Tours, jadis centre de tant de grâces pour la France. L'archevêque alléguait des difficultés et ne lui donna pas grand espoir pour le moment. Néanmoins il la rassura, en lui répétant plusieurs fois qu'il voyait dans sa demande le *cachet de Dieu*, il l'exhorta à prier encore et à solliciter de nouvelles lumières. Il lui permit de réciter les prières de la Réparation, et quelque temps après il accorda la permission de les imprimer. Il approuva également un opuscule sur le blasphème, intitulé : *Association de prières*, suivi du *Petit office du saint Nom de Dieu*, qu'avait composé M. Dupont.

“ Monseigneur, dit la sœur, autorisa ce petit ouvrage, qui eut un grand succès ; en peu de temps il se répandit, ainsi que plus de 25,000 prières de la Réparation. De différentes villes, on adressait à Tours des

demandes, afin de propager cette dévotion à la gloire du saint Nom de Dieu et ces prières se récitaient avec une grande ferveur. Notre-Seigneur me dit, à ce sujet, que “ cette nouvelle harmonie apaisait sa colère, mais qu’il voulait une association comme il avait demandé.”

IV

SES RÉVÉLATIONS SUR LA SAINTE FACE.

Se conformant aux intentions de l'archevêque, la bonne sœur se mit à prier avec de nouvelles instances. Mais il plut au Seigneur de faire entrer sa servante dans la voie de l'épreuve ; elle se vit assaillie de troubles et de tentations, n'osant pas même communier. Un jour, qu'attendant l'heure de la messe, elle hésitait si elle devait se résoudre à s'approcher de la table sainte, elle saisit avec foi son crucifix, et, se rappelant que Jésus lui avait dit que la louange appelée *Flèche d'or* blessait délicieusement son Cœur, elle en prononça dix fois de suite la formule ; puis elle prit la résolution de faire la sainte communion en réparation des blasphèmes

proférés contre la divine Majesté. Il n'en fallut pas davantage pour toucher le cœur du céleste Epoux. La fervente réparatrice fut inondée de consolations, et le mystère de la douloureuse Face du Christ lui fut tout à coup révélé. Elle se sentit transportée sur la route du Calvaire.—“ Là, dit-elle, Notre-Seigneur m'a vivement représenté le pieux office de Véronique, qui, de son voile, essuya sa très sainte Face couverte alors de crachats, de poussière, de sueur et de sang. Ce divin Sauveur m'a fait entendre que les impies renouvelaient actuellement par leurs blasphèmes les outrages jadis infligés à sa sainte Face; tous ces blasphèmes qu'ils lancent contre la Divinité, sans pouvoir l'atteindre, retombent comme les crachats des Juifs sur la Face de Notre-Seigneur, qui s'est fait la victime des pécheurs. Alors il m'a dit

qu'il me fallait imiter le zèle de la pieuse Véronique, elle qui traversa si courageusement la foule de ses ennemis, et qu'il me la donnait pour protectrice et pour modèle. En s'appliquant à la réparation des blasphèmes, on lui rend le même service que cette femme héroïque, et il regarde ceux qui agissent ainsi avec les yeux de la même complaisance et comme il la regarda lors de sa Passion."

Toute l'économie de la réparation se trouve ici en germe : nous la verrons s'épanouir dans les révélations suivantes. Mais depuis lors, la sœur s'appliqua à rendre hommage à la sainte Face. " Je crois, dit-elle, éprouver une protection spéciale de la pieuse Véronique, et je suis continuellement occupée à l'adoration de la Face auguste et très sainte de notre divin Sauveur. Cette adorable Face est le miroir des perfections contenues dans le très

saint Nom de Dieu.”— “ J’ai compris aussi que, comme le sacré Cœur de Jésus est l’objet sensible offert à nos adorations pour représenter son amour immense au Très-Saint-Sacrement de l’autel, de même, dans l’œuvre réparatrice, la Face de Notre-Seigneur est l’objet sensible offert aux adorations des associés pour réparer les outrages des blasphémateurs qui attaquent la Divinité, dont elle est la figure, le miroir et l’expression. Par la vertu de cette Face vénérable présentée au Père éternel, on peut apaiser sa juste colère et obtenir la conversion des impies et des blasphémateurs.”

Notre-Seigneur lui fit voir encore que l’Église, son épouse, est son corps mystique, et que la religion est la face de ce corps ; cette face est aujourd’hui en butte aux ennemis de son Nom. “ Je voyais, dit-elle, à la lueur de cette lumière, que les im-

pies, en proférant de mauvaises paroles et en blasphémant le saint Nom de Dieu, crachent à la Face du Sauveur et la couvrent de boue ; que tous les coups donnés par les sectaires à la sainte Église et à la religion sont le renouvellement des nombreux soufflets que la Face de Notre-Seigneur a reçus, et que ces malheureux font comme suer cette auguste Face en s'efforçant d'anéantir ses travaux.

“ Ensuite de cette vue le Sauveur m'a dit : “ Je cherche des Véroniques, “ pour essuyer et honorer ma divine “ Face, car elle a peu d'adorateurs.” Et il m'a fait entendre de nouveau que tous ceux qui s'appliqueraient à cette œuvre de la réparation feraient en cela l'office de la pieuse Véronique. Après quoi, il m'adressa ces paroles : “ Pour vous, je vous donne “ ma Face afin de vous récompenser

“ de ce que votre cœur a conçu de
“ grands désirs. Je vous la donne au
“ nom de mon Père, dans la vertu
“ du Saint-Esprit, en présence des
“ anges et des saints ; je vous fais ce
“ don par les mains de ma très sainte
“ Mère et par sainte Véronique, qui
“ vous apprendra à la vénérer.” Il
ajouta : “ Par cette sainte Face, vous
“ feriez des prodiges.”

La sœur comprit que ce don précieux n'était pas fait à elle seule, qu'il allait devenir pour l'œuvre réparatrice un signe distinctif et un puissant moyen d'action ; mais que, pour elle, la grâce qu'elle recevait était la plus grande qui pût lui être faite après celle des sacrements. “ Maintenant, ajouta le Seigneur, ceux qui
“ ne reconnaîtront pas ici mon œuvre,
“ c'est qu'ils fermeront les yeux.”

Deux jours après, la sœur avait pris pour sujet d'oraison la trahison

de Judas. Je considérais, dit-elle, quel outrage avait reçu la Face de Notre Seigneur par un baiser aussi perfide, et il me semblait que le bon Maître m'invitait à baiser l'image de sa sainte Face avec beaucoup d'amour, en esprit de réparation. Après l'avoir fait plusieurs fois, j'ai senti que cet aimable Sauveur voulait bien m'instruire de l'excellence du présent qu'il m'avait fait en me donnant sa Face adorable. Il eut la bonté de s'accommoder à la faiblesse de mon esprit par une simple comparaison : “ De
“ même, me dit-il, que, dans un
“ royaume, on se procure tout ce
“ qu'on désire avec une pièce d'ar-
“ gent marquée à l'effigie du prince,
“ ainsi, avec la pièce précieuse de
“ ma sainte humanité, dont l'effigie
“ est cette Face adorable que les
“ anges envient de contempler, on
“ obtiendra dans le royaume du ciel

“ tout ce qu'on pourra désirer sur la
“ terre.” Il me promet en outre “ qu'à
“ l'égard de ceux qui défendraient sa
“ cause dans l'œuvre de la réparation,
“ par paroles, par prières ou par écrits,
“ il défendrait à son tour leur cause
“ devant son Père, et leur donnerait
“ son royaume.”

A la suite de ces communications,
la sœur eut sur la sainte Face une vue
intérieure, qu'elle a exprimée par l'élé-
vation suivante :

“ Souviens-toi, ô mon âme, de l'ins-
truction que ton céleste Époux t'a
donnée aujourd'hui sur sa Face ado-
rable. Souviens-toi que ce divin chef
représente le Père éternel, qui n'est
pas engendré ; la bouche de cette
sainte Face représente le Verbe en-
gendré par le Père, et les deux yeux
de cette Face mystérieuse représen-
tent l'amour réciproque du Père et du
Fils ; car ces yeux divins n'ont tous

deux qu'une même lumière, une même connaissance, et ne produisent qu'un même amour qui représente le Saint-Esprit. Contemple en sa chevelure l'infinité des perfections adorables de la très sainte Trinité ; vois dans cette tête majestueuse, portion précieuse de la sainte humanité du Sauveur, l'image de l'unité de Dieu."

Une série d'autres communications ne tardèrent pas à éclaircir ces vérités consolantes. Le 3 novembre, afin de montrer avec une précision plus intime la convenance du choix qu'il avait fait de sa sainte Face comme principal objet des adorations réparatrices, Notre-Seigneur déclare à Marie de Saint-Pierre qu'il la lui donne " pour qu'elle l'essuie par ses hommages et la parfume de ses louanges." Puis il ajoute : " Selon le soin que vous aurez de réparer mon portrait défiguré par les blasphéma-

“ teurs, j’aurai soin de réparer le
“ vôtre, qui a été défiguré par le
“ péché. J’y r imprimerai mon image,
“ et je le rendrai aussi beau qu’il était
“ en sortant des fonts du baptême. Il
“ y a des hommes qui ont l’art de
“ restaurer les corps ; mais il n’y a
“ que moi qu’on puisse appeler le res-
“ taurateur des âmes, et qui les r ta-
“ blisse à l’image de Dieu, quand elle
“ a été plus ou moins effacée par le
“ péché.”

Et il lui donna en exemple l’apôtre
saint Pierre, qu’un regard de cette
Face ineffable pénétra de douleur et
releva de sa chute. “ Oh ! si vous
“ pouviez voir la beauté de ma Face,
“ continue le Sauveur ! Mais vos
“ yeux sont trop faibles. Elle est
“ comme le cachet de la Divinité, qui
“ a la vertu d’établir l’image de Dieu
“ dans les âmes qui s’appliquent à
“ elle.” Entendant ces paroles, la

sœur s'écria dans un pieux transport :
“ Je vous salue, je vous adore et je vous aime, ô Face adorable de Jésus mon bien-aimé, noble cachet de la divinité. Je m'applique à vous de toutes les puissances de mon âme, et vous prie très humblement de réimprimer en nous l'image de Dieu.”—
“ Quel mystère d'amour ! poursuit notre carmélite. L'homme est invité à réparer les outrages faits à son Dieu, et, par un aimable retour, Dieu promet de réparer son image dans nos âmes ! Essayons donc la Face du Sauveur salie par les crachats des blasphémateurs, et ce divin Maître essuiera la nôtre, salie par les crachat, du péché.”

V.

SES PRIÈRES POUR LA FRANCE.

L'année 1846 venait de commencer et rien n'annonçait extérieurement que les désirs de Marie de Saint-Pierre dussent recevoir de manière ou d'autre une prochaine exécution. Le 23 janvier, elle accourut tout en larmes rapporter à la mère prieure ces paroles que venait de lui dire Notre - Seigneur : “ La face de la
“ France est devenue hideuse aux
“ yeux de mon Père. Elle provoque
“ sa justice. Offrez-lui donc la Face
“ de son Fils, en qui il met ses com-
“ plaisances, pour attirer sur cette
“ France sa miséricorde ; sans quoi
“ elle sera châtiée. Là est son salut,
“ c'est-à-dire dans la Face du Sei-
“ gneur. Voyez quelle preuve de ma

“ bonté pour la France, qui me paye “ d’ingratitude ! ” Dès lors, docile et effrayée, la pieuse sœur se mit à dire cette prière qu’elle répétait continuellement : “ Père éternel, nous vous offrons la Face adorable de votre Fils bien-aimé, pour l’honneur et la gloire de votre saint Nom et pour le salut de la France ! ”

Ce n’était plus qu’avec angoisse qu’elle recevait des lumières ; ces menaces de Dieu la navraient de tristesse et d’amertume. “ Mon pauvre cœur, dit-elle, est blessé par un glaive de douleur. Jésus a de nouveau fixé mon attention sur son chef couronné d’épines et sur sa Face adorable en butte aux ennemis de Dieu et de l’Église. Il m’a fait entendre ses douloureuses plaintes, me disant qu’il cherche des âmes pour réparer les outrages qu’on lui inflige, et cicatriser ses blessures en y appliquant le

vin de la compassion et l'huile de la charité.”

Quelque temps après, il lui présenta deux personnes pour être ses modèles et ses protecteurs : la pieuse Véronique, modèle des personnes de son sexe qui ne sont pas chargées de défendre sa cause à haute voix, mais d'essuyer sa sainte Face par des prières, des louanges et des adorations ; et le bon larron, modèle spécial des hommes et des ministres de l'Église, qui, dans l'œuvre de la réparation, sont appelés à défendre publiquement l'honneur de Dieu et à proclamer sa gloire en face de ceux qui l'outragent. Aussi, en récompense, le Seigneur a-t-il donné à sainte Véronique son adorable portrait, et au bon larron l'entrée immédiate dans son royaume céleste.

Notre-Seigneur promet à la sœur de n'avoir pas moins de munificence

pour ceux qui par leurs prières, leurs adorations ou leurs écrits défendraient hautement sa cause devant les hommes, sans craindre leur mauvais vouloir ou leur puissance. Il lui enjoignit de bien faire connaître ces dispositions à ses ministres et à ses épouses, ajoutant : “ Si vous gardez
“ ces choses secrètes sans vouloir en
“ parler, vous commettrez une injustice.” Et il la pressait de s’offrir comme une victime pour les péchés de la France. “ Priez pour elle, lui
“ dit-il, immolez-vous pour elle. Je
“ vous donne de nouveau mon chef
“ pour être offert à mon Père et apaiser la divine justice. Oh ! si vous
“ saviez quelle est sa puissante vertu !
“ En voici la cause : c’est que j’ai
“ pris sur ma tête tous les péchés des
“ hommes afin que mes membres
“ soient épargnés. Ainsi, offrez ma
“ Face à mon Père : c’est le moyen

“ de l'apaiser.” Il ajouta encore : “ Je
“ désire l'œuvre de la réparation ;
“ soyez sûre qu'elle s'établira ; mais
“ ce fruit que vous portez n'est pas
“ encore à sa maturité.”

On le voit, dans la mission assignée à la fille du Carmel, le salut de la France se trouve étroitement lié à l'œuvre de la réparation. Or, pour atteindre l'un et l'autre but, Notre-Seigneur va lui indiquer le même signe extérieur et le même moyen : à savoir, le culte de sa sainte Face. Ce fut le sujet de la communication suivante : “ Ma fille, je vous prends
“ aujourd'hui pour mon économe, et
“ je remets de nouveau ma sainte
“ Face entre vos mains, afin que vous
“ l'offriez sans cesse à mon Père pour
“ le salut de la France. Faites valoir
“ ce divin talent ; vous obtiendrez par
“ cette sainte Face le salut de beau-
“ coup de pécheurs ; avec une telle

“ offrande rien ne vous sera refusé.
“ Si vous saviez combien la vue de
“ ma Face est agréable à mon Père ! ”
—Et la prière des âmes réparatrices
lui semble être un mur de protection
qui garantit la France contre les traits
de la justice divine : cent fois le jour
elle offre à Dieu, dans cette pensée,
la Face adorable de Jésus.

Une autre communication, faite le
21 janvier 1847, relie entre elles deux
excellentes dévotions, qui dans l'œu-
vre de la réparation, occupent une
place essentielle. “ Notre aimable
Sauveur, dit la pieuse carmélite, m'a
fait entendre des plaintes sur son
amour méconnu au Très-Saint-Sacre-
ment de l'autel par le manque de foi
des chrétiens, et il a heureusement
lié mon cœur et mon esprit à ses
pieds, afin que je lui tienne compa-
gnie dans cet abandon, en adorant sa
très sainte Face cachée sous le voile

de l'Eucharistie. Oui, c'est par cet auguste sacrement que Jésus notre Sauveur veut communiquer aux âmes la vertu de sa très sainte Face. Elle est là, plus éclatante que le soleil, et il m'a promis de nouveau d'imprimer dans les âmes de ceux qui l'honoreraient les traits de sa divine ressemblance."

Puis Notre-Seigneur lui mit tout à coup dans l'esprit un aperçu du rapport qui unit le très saint Nom de Jésus à sa Face adorable. " Il m'a fait voir, dit-elle, à l'aide d'une comparaison aussi simple que juste, comment les impies par leurs blasphèmes attaquent son adorable Face, tandis que les fidèles la glorifient par les hommages de louange rendus à son Nom et à sa personne.

" Voyez un homme distingué par son nom et ses mérites en présence de ses ennemis ; ceux-ci ne portent pas

la main sur lui, mais ils l'accablent d'injures, ils ajoutent à son nom d'amères dérisions, au lieu des titres qui lui sont dus. Remarquez alors ce qui se passe sur la face de cet homme injurié ; ne diriez-vous pas que toutes les paroles outrageantes qui sortent de la bouche de ses ennemis viennent se reposer sur sa face et lui font souffrir un véritable tourment ? On voit cette figure se couvrir de rougeur, de honte et de confusion ; l'opprobre et l'ignominie qu'elle souffre lui sont plus cruels à supporter que des tourments réels dans les autres parties de son corps. Eh bien ! voilà un faible portrait de la Face de Notre-Seigneur outragée par les blasphèmes des impies !

“ Représentons-nous ce même homme en présence de ses amis, qui, ayant appris les insultes qu'il a reçues, s'empressent de le consoler, de le

traiter selon sa dignité, font hommage à la grandeur de son nom en le qualifiant de tous les titres d'honneur. Ne voyez-vous pas alors la face de cet homme ressentir la douceur de ces louanges ? La gloire se repose sur son front, et, rejaillissant sur son visage, elle le rend tout resplendissant ; la joie brille dans ses yeux, le sourire est sur ses lèvres ; en un mot, ses fidèles amis ont guéri les douleurs cuisantes de cette face outragée par ses ennemis ; la gloire a passé l'opprobre. Voilà ce que font les amis de Jésus par l'œuvre réparatrice : la gloire qu'ils rendent à son Nom se repose sur son auguste front et réjouit sa très sainte Face d'une manière toute spéciale au Très-Saint-Sacrement de l'autel."

De nos jours, le crime qui outrage le plus Notre-Seigneur dans ses sacrements, vient des sociétés secrètes.

Elles sont désignées à la sœur sous le nom général de communistes, comme étant les plus grands ennemis de l'Église et de la France. "Il m'a, dit-elle commandé de leur faire la guerre, me faisant entendre que ces lionceaux étaient pour la plupart nés dans cette Église dont ils se déclarent maintenant les ennemis. Il m'a donné pour les combattre les armes de sa Passion, sa croix et les autres instruments de son supplice."—" Ma fille, " m'a-t-il dit, ils m'ont arraché de " mes tabernacles, ils profanent mes " sanctuaires; ils ont porté la main " sur l'oint du Seigneur. N'ont-ils pas " commis le crime de Judas? Ils " m'ont pendu pour de l'argent. Cette " connaissance ne doit pas être stérile " en vous : je ne vous la donne que " pour vous animer au combat. Allez " vers eux avec la simplicité d'un en- " fant et le courage d'un vaillant sol-

“ dat.” Et la vierge du cloître ne cesse de redire avec le prophète :
“ Que Dieu se lève, que ses ennemis soient dissipés et que tous ceux qui le haïssent fuient devant sa Face... !”

C'était en 1847. Les gouvernements de l'époque ne paraissaient pas s'inquiéter des menées de ces ennemis de l'ordre social qui, depuis, ont renversé des trônes et bouleversé l'Europe. Notre pieuse carmélite les voyait venir. A ses yeux le jour du triomphe des sociétés secrètes approchait, de là ses plaintes et ses instances : “ Hélas ! disait-elle, cette œuvre de réparation que je porte depuis près de quatre ans, avec des peines que Dieu seul connaît, ne paraît pas ! Et cependant des époques terribles approchent ! O mon Dieu, levez-vous : c'est votre cause aussi bien que la nôtre que nous vous prions de défendre. Cachez la France

dans le secret de votre sainte Face, et faites-lui miséricorde pour la gloire de votre Nom. Oui, dans la lumière d'en haut, je crois fermement que de cette œuvre dépend l'avenir de la France ; je la vois toujours liée à la France, comme un moyen de salut que Dieu a choisi dans son infinie miséricorde. Aussi je voudrais donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour l'obtenir, car alors le Seigneur s'apaiserait, et bien des âmes seraient sauvées."

VI.

L'ARCHICONFRÉRIE RÉPARATRICE

Le 7 mars 1847, Notre-Seigneur dit à sa fidèle servante : “ Réjouissez-vous, ma fille, l'heure approche de la naissance de la plus belle œuvre qui soit sous le soleil ; offrez mon cœur à mon Père pour l'obtenir.” Comme la sœur se préoccupait des obstacles, le Sauveur ajouta : “ C'est le brouillard qui tombe au matin d'un beau jour.”

Il s'agit ici de l'œuvre réparatrice par la sainte Face. Sans doute, la rédemption opérée sur la croix est et sera toujours le chef-d'œuvre de la sagesse et de l'amour divin, mais la réparation demandée par le Sauveur à Marie de Saint-Pierre a des rapports si intimes et s'identifie tellement avec l'expiation du Calvaire qu'on peut

dire qu'elle la renouvelle et la continue, et ainsi, malgré la faiblesse et l'indignité des instruments, elle est en réalité " la plus belle des œuvres," la plus nécessaire pour les temps où nous vivons.—Le jour en effet approchait où cette œuvre allait définitivement s'établir.

Déjà, la confrérie n'ayant pas été instituée à Tours de la manière que le Seigneur voulait, la sainte Vierge à la Salette, le 19 septembre 1846, était venue commencer en personne la réparation. La sœur Saint-Pierre avait sollicité cette intervention de Marie et même l'avait annoncée.

" Monseigneur, dit-elle, ne se décidait point. Je vis bien qu'il n'y avait d'espérance que dans l'entremise de Marie, et je récitai tous les jours le chapelet pour obtenir l'établissement de l'œuvre. J'aurais voulu la proclamer par toute la France en faisant

connaître à ma patrie les malheurs qui la menaçaient. Oh ! que je souffrais d'être seule dépositaire d'une chose si importante ! ” — “ Vierge sainte, disait-elle encore, apparaissez dans le monde à quelqu'un, et faites-lui part de ce qui m'est communiqué au sujet de la France. ” Quand la sainte Vierge parla aux petits pâtres des Alpes, Maximin et Mélanie, la sœur Saint-Pierre, en l'apprenant, s'écria : “ Je vous rends grâces, divine Marie, de m'avoir donné ces deux petits bergers, comme des trompettes éclatantes pour faire retentir sur la montagne, aux oreilles de la France, ce qui m'a été révélé dans la solitude ! ” — Et encore : “ La voix de mes chers petits associés a été entendue de toute la terre. Prions et pleurons nos péchés. Un temps n'est pas éloigné où la France sera ébranlée jusque dans ses fondements. Mais

elle ne sera pas engloutie, si aux yeux du Seigneur apparaît l'œuvre réparatrice : celle qui devait être réduite en cendres, ne sera que légèrement blessée."

En effet, moins d'un an après, et c'est peut-être à cela que nous devons de subsister encore, l'œuvre recevait un commencement d'exécution. Voici comment. Mgr Parisis, évêque de Langres, apprit par hasard ce qui se passait à Tours ; préoccupé lui-même depuis un certain temps d'un ordre d'idées semblables, il accepta volontiers d'établir dans son diocèse la confrérie demandée. Il en écrivit à Mgr Morlot, qui, jugeant toujours qu'il n'était pas opportun de se prononcer, lui laissa l'initiative. Une confrérie réparatrice fut alors canoniquement érigée à Saint-Dizier, dans l'église de Saint-Martin-de-Lanoue. Le curé de cette paroisse, M. l'abbé Marche, fut

député à Rome pour solliciter le titre d'archiconfrérie et des indulgences spéciales. Pie IX accueillit la supplique avec une sorte d'enthousiasme, et dit à ce sujet une parole bien des fois citée : " La réparation est une œuvre destinée à sauver la société." Il accorda les indulgences, éleva par un bref du 30 juillet 1847 l'association à la dignité d'archiconfrérie, avec le droit d'agrèger dans tout le monde catholique des associations semblables, et voulut que son nom fût inscrit le premier sur le registre des associés, privilège insigne qui allait être une semence de bénédiction. L'œuvre, d'ailleurs, répondait si bien à un besoin de notre époque et, pour cette cause, était tellement voulue de Dieu, qu'elle se répandit dès sa naissance, comme le feu dans les roseaux.

Toutefois, elle n'avait pour centre que la seconde paroisse d'une petite

ville, dans un diocèse bien éloigné du lieu où la communication en avait été faite. De plus, l'ordonnance épiscopale de Langres ne faisait aucune mention du culte de la sainte Face indiquée comme l'objet sensible de la réparation. Aussi, quoique l'érection canonique de l'archiconfrérie l'eût remplie de joie, la pieuse sœur disait : " Mon cœur n'est pas encore pleinement satisfait : car, dans cette œuvre, l'église de Tours, l'héritage du grand saint Martin, est jusqu'ici restée stérile. Quand est-ce donc qu'on la verra mettre au jour ce fruit qu'elle a conçu dans son sein ? "

C'était un vœu légitime dont elle ne devait pas voir l'accomplissement. Son pèlerinage ici-bas s'avancait, et un autre devait réaliser ses désirs. D'ailleurs, non contente de la rapide extension que prenait la confrérie réparatrice, la fervente carmélite aurait

voulu la voir se répandre sans exception dans toutes les villes. L'avenir la préoccupait sans cesse.

Le 2 décembre, Notre-Seigneur lui apparut tout couvert de plaies. “ Il m'a fait, dit-elle, entendre ces tristes paroles : “ Les Juifs m'ont crucifié le “ vendredi ; mais les chrétiens me “ crucifient le dimanche. Demandez “ donc de ma part, au moins pour ce “ diocèse de Tours, l'établissement de “ l'œuvre réparatrice, afin que mes “ amis puissent embaumer mes plaies “ par de pieuses expiations et obtenir “ miséricorde pour les coupables. Ma “ fille, l'orage gronde déjà : mais je “ tiendrai ma promesse, si l'on fait “ ma volonté. Parlez avec humilité “ et en même temps avec une sainte “ liberté.”

L'orage dont parle le Sauveur grondait en effet dans le lointain. Deux mois après, il est sur le point d'écla-

ter. Le divin Maître l'annonce clairement le 13 février ; il fait part à sa servante du terrible coup qui devait nous frapper : " L'Église est menacée
" d'une horrible tempête, priez,
" priez..." — " Il n'est pas possible, dit la sœur, de rendre le touchant accent avec lequel ce charitable Sauveur me disait : " Priez, priez!..." "

Cette prédiction se réalisa l'année 1848, à l'époque qu'on appelle *jours de février*, par une révolution inattendue qui renversa Louis-Philippe du trône, mit la France en république et se fit sentir dans toute l'Europe, particulièrement à Rome, que Pie IX fut obligé de quitter pour se réfugier à Gaëte.

L'âme de la sœur était dans l'angoisse. " Ah ! s'écrie-t-elle, le Seigneur demande depuis longtemps à la France l'œuvre réparatrice, qui doit être pour elle *l'arc-en-ciel de la miséri-*

corde. Heureusement l'œuvre est née, elle commence à briller ; mais elle est encore bien faible pour arrêter le bras du Tout-Puissant en courroux. Si, du moins, elle s'étendait rapidement dans tous les diocèses, je serais sans inquiétude, car Dieu est fidèle dans ses promesses." — Elle ajoute : " Oh ! que je voudrais faire connaître à tous les évêques cette consolante vérité, en leur demandant à grands cris la réparation ! Je l'ai toujours dit et je le répète de nouveau : *C'est elle qui doit désarmer la justice de Dieu et sauver la France*. Heureux si l'on sait profiter de ce moyen de salut ! "

" Rien, dit-elle encore, n'est plus propre à désarmer Dieu et sa justice irritée que de lui offrir cette très sainte Face, qui a mis sur sa tête les épines de nos péchés et qui s'est affermie *comme un rocher* sous les coups de cette même justice. Elle a payé

nos dettes ; elle est notre caution ; c'est pourquoi notre aimable Sauveur m'a commandé de me tenir sans cesse devant le trône de son Père, malgré mon indignité, et de lui offrir cette divine Face objet de ses complaisances ; et ce tendre Sauveur m'a fait cette consolante promesse :

“ A chaque fois que vous offrirez ma Face à mon Père, ma bouche demandera miséricorde.” Ce bon Jésus m'a promis qu'il aurait pitié de la France. Ayons donc grande confiance ; son Nom tout-puissant sera notre bouclier et sa Face adorable notre rempart. Mais il me faisait comprendre qu'il désirait voir se développer autant que possible la dévotion à cette Face adorable. O bon Jésus ! cachez-nous dans le secret de votre sainte Face, afin qu'elle soit pour nous une tour et une forteresse im-

prenables contre les attaques de nos ennemis.”

Un jour, après la communion, Notre-Seigneur se présenta à son âme dans l'état de l'*Ecce Homo*. “ Il m'appliquait, dit-elle, à contempler sa sainte Face. Bientôt il a fixé mes yeux d'une manière spéciale sur le roseau qu'il tenait dans ses mains, et il m'en a fait présent pour combattre les ennemis de l'Église, me promettant qu'ils sentiraient mes coups. Il me fit comprendre que ce roseau était la figure de mon âme. Oui, je ne suis qu'un faible roseau ; mais, dans la main de Jésus-Christ mon Époux, je deviendrai puissante contre ses adversaires, et je dirai avec foi et confiance : “ Que la malice du diable devienne sans force devant le roseau de Jésus-Christ ! ”

“ Père Éternel, je vous offre la très sainte Face de Jésus : elle est la pièce

mystérieuse d'une valeur infinie qui peut seule acquitter nos dettes. Père Éternel, je vous offre la très sainte Face de Jésus pour apaiser votre colère ; souvenez-vous qu'elle a porté les épines de nos péchés et qu'elle s'est affermie comme un rocher sous les coups de votre justice, dont elle porte encore les marques. Regardez ces divines plaies dont je veux être l'écho : elles vous demandent incessamment miséricorde, miséricorde, miséricorde pour les pécheurs !”

Quelques jours après, 30 mars 1848, Notre-Seigneur lui annonça qu'elle touchait au terme de sa carrière : “ Votre pèlerinage s'avance !... la fin du combat approche !... Vous verrez bientôt ma Face dans le ciel. ”

A ces mots, elle se prosterna le visage contre terre, disant : “ Seigneur, je ne mérite que l'enfer ! ” Le bon Maître repartit : “ Je vous ai appliqué

“ la vertu de ma Face pour rétablir
“ en vous l'image de Dieu. Ceux qui
“ contempleront les plaies de ma Face
“ sur la terre, la contempleront un
“ jour rayonnante de gloire dans le
“ ciel ! ” — “ A ce moment, dit la
sœur, j'étais sur le Thabor et j'aurais
volontiers répété ces paroles de l'apô-
tre saint Pierre : “ Seigneur, il fait
bon ici ; faisons-y trois tentes pour
les trois puissances de mon âme, afin
qu'elle jouisse toujours de ce doux
repos, qui surpasse infiniment tous
les plaisirs de la terre. ” Mais Notre-
Seigneur lui fit entendre que ses véri-
tables épouses devaient préférer la
chaleur du combat au repos de la
contemplation, et qu'il ne fallait pas
craindre de se jeter dans la mêlée
pour défendre sa gloire.

C'est à la suite de ces consolations
divines que Marie de Saint-Pierre
composa, comme d'inspiration, ces

belles invocations à la " Face adorable de Notre-Seigneur " improprement appelées " Litanies. " Ce sont des jets de lumière, des cris d'amour, une sorte de petit poème spirituel à la glorification de la sainte Face, qu'elle se plaît à envisager sous ses différents aspects, joyeux, douloureux, glorieux, miséricordieux et terribles. A la fin de ses écrits, dans un hymne d'action de grâces, elle remercie particulièrement Notre-Seigneur " de lui avoir fait don de sa Face divine si propre à apaiser la justice du Père céleste, et d'où coule un sang précieux, qui nous assure la vie éternelle."

Elle ajoute : " O bienheureux saints anges, remerciez pour moi Jésus et Marie, qui m'ont comblée de leurs bienfaits, et attirez-moi au ciel, afin que j'aie, malgré mon indignité, chanter éternellement avec vous

l'hymne de la reconnaissance, pour toutes les grâces que j'ai reçues de mon Dieu, et surtout pour l'œuvre réparatrice que sa miséricorde a établie en France. ”

VII

SES VERTUS.

C'est le moment de dire un mot des vertus de notre chère sœur. Nous mentionnerons seulement les traits qui l'ont le plus caractérisée.

Elle possédait par-dessus tout la charité dans un degré éminent; la gloire de Dieu et le salut des pécheurs étaient l'unique objet de ses pensées et le mobile de toutes ses actions. La perte des âmes faisait sur elle une impression si vive qu'elle ne pouvait contenir sa douleur. Plus d'une fois on l'entendit éclater en sanglots. Sa piété tendre et solide lui inspirait aussi un grand zèle pour le soulagement des défunts et pour la délivrance de ceux qui lui paraissaient le plus délaissés.

Son cœur se dilatait dans l'amour

de Notre-Seigneur ; elle honorait sa sainte humanité dans tous ses mystères ; mais ceux de sa naissance et de sa vie cachée avaient pour elle des charmes incompréhensibles. Sa dévotion à la divine Enfance et à la sainte Famille se manifestaient en toute occasion ; étant portière, elle se faisait une joie d'ouvrir aux charpentiers qui lui rappelaient le travail de Jésus adolescent et de saint Joseph. Un jour on amena dans la cour un petit chariot traîné par un âne ; s'approchant de cet animal, la bonne sœur aussitôt se mit à le caresser en souvenir des services rendus à Jésus et à Marie par l'humble monture qui les transporta en Égypte. Au temps de Noël elle témoignait sa joie et sa piété de toutes manières ; elle contemplait avec un visage radieux la statue de l'enfant Jésus dans la Crèche, la prenait entre ses bras, faisait de pe-

tites illuminations, chantait avec entrain de sa plus belle voix ; quelquefois même, comme David devant l'Arche, elle se mettait à danser et à sauter, invitant ses compagnes de noviciat à faire de même. La mère prieure en exprima de l'étonnement et lui dit de craindre la dissipation : “ Oh ! non, ma Mère, reprit-elle, je le fais pour honorer l'enfant Jésus, en amende honorable de toutes les danses coupables qui l'offensent. ”

C'était aussi vers Jésus dans l'Eucharistie qu'elle dirigeait ses affections. Au chœur, en présence du Saint-Sacrement, l'expression de sa figure, son maintien, ses regards eussent fait croire que, perçant les voiles eucharistiques, elle voyait réellement Jésus sur l'autel. Quittait-elle le sanctuaire, elle y laissait son cœur ; et dans quelque endroit de la maison qu'elle se trouvât, elle se tournait de ce côté

transportée de joie lorsqu'elle pouvait l'apercevoir.

Elle était parvenue à un rare degré d'humilité. Elle se croyait sincèrement la dernière de la communauté, la plus misérable, une indigne pécheresse, et elle se reprochait comme des fautes graves les moindres imperfections. Une sœur la trouva un jour tout en pleurs et lui en demanda la cause. Sœur Saint-Pierre lui rappela une faute qu'elle croyait avoir commise la veille en sa présence. Celle-ci l'assura ne s'en être point aperçue, tant la chose était peu considérable : " N'importe, répondit-elle, Dieu a pu en être offensé : c'est ce qui fait le sujet de mes larmes. " Les retours d'amour-propre ne trouvaient plus de place même dans sa pensée. Elle l'avouait avec ingénuité. Une fois qu'elle était encore novice, la mère prieure lui dit pendant la récréation de chan-

ter devant une nouvelle postulante son cantique d'arrivée : " Bénissons Dieu, je suis dans un asile... " Elle le fit avec une voix si douce et un si vif accent de piété que sa jeune compagne en fut ravie. A la fin, la mère prieure lui dit tout haut : " Eh ! bien, ma sœur Saint-Pierre, combien de pensées d'amour-propre avez-vous eues en chantant ? — Ma Mère, répondit-elle les yeux baissés et avec modestie, si j'en ai eu, je les ai renvoyées. "

Son obéissance était entière et parfaite, sans délai, ni raisonnement ; elle se soumettait avec la simplicité d'un enfant à tout ce qu'on pouvait désirer d'elle, stimulée en cela par l'exemple de Jésus à Nazareth. Elle répétait sans cesse le mot de l'Évangile : *Il leur était soumis*. Elle obéissait en aveugle, non seulement à ses supérieurs, mais aux sœurs dont elle dépendait, et même à toutes, les re-

gardant comme ses maîtresses et se faisant un devoir d'acquiescer à leurs désirs. C'était comme un enfant dans la fleur de l'adolescence n'ayant d'action et de mouvement que par la volonté de ceux qui le conduisent. Aussi a-t-elle pu, au moment de sa dernière maladie, se rendre ce témoignage : " Ce qui fait ma consolation à la mort, c'est d'avoir toujours obéi. "

Son recueillement était si profond qu'il suffisait de la voir pour se sentir élever à Dieu ; elle semblait étrangère à tout ce qui se trouvait autour d'elle : de sorte que, même après sa profession, elle ignorait quelles places occupaient les sœurs au chœur et au réfectoire. — Une des religieuses qui avait vue sur sa cellule a assuré qu'elle ne lui vit jamais lever les yeux de dessus son ouvrage, si ce n'est pour les porter sur la statue de

l'enfant Jésus, qu'elle avait toujours près d'elle.

Après ses opérations surnaturelles on la voyait pâle, tremblante, inondée de larmes : ce qui arriva surtout lorsque Dieu lui annonça les malheurs de la France. Ces larmes coulaient comme de source, mais calmes et silencieuses. Elle paraissait alors absorbée dans un tel recueillement qu'on avait peine à l'en tirer ; et cela durait des heures entières, sans nuire à l'accomplissement de ses devoirs. Son union avec Dieu était intime et continuelle ; elle ne le perdait jamais de vue, et, selon ses expressions, son âme étroitement unie avec Notre-Seigneur était " heureusement liée à ses pieds ". Mais cette vie, en apparence si céleste et si douce, n'était pas exempte d'épreuves et de souffrances ; la mère prieure resta convaincue que celles dont elle a supporté intérieure-

ment la rigueur ont contribué, en la purifiant davantage, à abréger ses jours.

D'ailleurs, elle avait cette douce liberté d'esprit qui distingue une véritable carmélite ; aux vertus intérieures elle alliait les charmes de la charité et même les élans de la gaieté. Un jour, une personne amie de la maison apporta comme aumône une portion de gâteau ; sœur Saint-Pierre, qui remplissait son office de portière, se trouvant alors extrêmement fatiguée, reçut le cadeau, alla aussitôt le porter à la mère prieure, et, le lui présentant : " Quelle providence ! dit-elle avec sa simplicité ordinaire, l'âne a faim ! " La bonne mère sourit, et donna un morceau du gâteau à sa petite portière, qui le mangea gaiement et en rendant grâces à Dieu.

Dans les récréations, elle parlait peu, préférant toujours écouter ; né-

anmoins, elle était gaie et aimable, plaçait ses réflexions à propos, et prenait part à tout ce qu'on disait, bien qu'il fallut souvent qu'elle se fit une violence extrême pour interrompre son occupation intérieure avec Dieu. Ses compagnes aimaient à se trouver près d'elle, parce que toujours elles en retiraient quelque fruit. On remarquait surtout sa réserve en matière de charité ; elle excusait tout, palliait les défauts des autres, et cela avec tact et cordialité.

Durant sa dernière maladie, après avoir cruellement souffert toute la nuit, elle dit à une religieuse de son pays, qui se trouvait près d'elle ; “ Vous savez qu'en Bretagne on fait souvent comme but de promenade des parties de lait ; chacun fournit sa part du goûter ; les uns payent la crème, d'autres le sucre, etc. Le bon Jésus m'a, cette nuit, chargée de don-

ner le sucre, en me faisant beaucoup souffrir.”

Quand elle tomba malade, en 1848, on était au moment des élections gouvernementales. Le Carmel avait eu plus d'une alerte. Alors la Mère prieure lui dit, en plaisantant : “ Puis-
“ que vous ne pouvez plus prier, vous
“ serez le tambour spirituel, et lors-
“ que vous entendrez la garde natio-
“ nale battre le rappel, vous appelle-
“ rez les saints anges à notre secours.”

Elle accepta sa nouvelle mission, et, le lendemain, présenta à la révérende mère, un petit tambour avec tous les chœurs des anges, le saint Nom de Dieu, etc. Ne pouvant prier vocalement, elle le prenait sur son lit pour appeler en aide la milice céleste, frappant le petit tambour avec ses doigts. On riait dans le monde de ce trait de piété enfantine ; mais ceux qui ne sont pas de ce monde, y voient

l'admirable simplicité d'une âme transformée par la science de la crèche et dans la vertu de l'obéissance. Ce tambour, après la mort de la sœur, fut envoyé à un ami du Carmel pour amuser son petit garçon. Mais dans la famille on le conserve comme une relique et un précieux souvenir.

Notre chère sœur jusqu'à la fin nourrit une dévotion spéciale envers la sainte Enfance de Notre-Seigneur et les premiers soins qu'à cet âge il reçut de son auguste Mère ; elle en fut délicieusement récompensée par d'ineffables communications sur la maternité divine, dans lesquelles elle puisa une confiance de plus en plus grande pour le triomphe de l'Église et le salut de la France.

VIII.

SA MALADIE. — SA MORT.

La mission de la sœur était accomplie. Selon les desseins de Dieu, il ne lui restait plus qu'à perfectionner le sacrifice qu'elle avait si souvent fait d'elle-même. Déjà sa santé s'affaiblissait peu à peu. A la fin du carême de 1848, commencèrent les souffrances qui, en l'unissant de plus en plus à Jésus crucifié, devaient couronner sa vie si pure par une admirable mort.

Le vendredi saint, à trois heures, voulant honorer Jésus-Christ mourant, elle se prosterna la face contre terre et renouvela son acte d'abandon parfait en esprit de réparation. Immédiatement, il se déclara en elle une maladie étrange qui la réduisit à l'extrémité. Tout son corps ne fut

bientôt qu'une plaie. Une fièvre ardente et continue la dévorait, sa gorge était ulcérée ; sa langue et sa bouche étaient sans cesse percées comme par de cruels aiguillons : ce qui est à remarquer, car Notre-Seigneur lui avait dit qu'elle devait prier et souffrir pour les blasphémateurs. Les nuits s'écoulaient sans lui laisser prendre aucun repos ; chaque position sur son lit de douleur devenait un nouveau martyre. Cet état affreux pour la nature ne porta nulle atteinte à ses dispositions intérieures : sa patience fut toujours égale, son union à Dieu continuelle, son esprit de sacrifice entier et sans réserve. Elle faisait paraître la docilité, l'innocence, la simplicité d'un enfant.

Le 16 juin, c'était un vendredi, une crise plus violente vint jeter l'alarme dans la communauté : et pendant qu'on récitait auprès d'elle les prières

pour la recommandation de l'âme, à ces mots : *Maria, Mater gratiæ, Mater misericordiæ*, elle souleva ses bras qu'elle tenait immobiles depuis si longtemps et les éleva vers le ciel, du côté d'un objet qu'elle semblait entrevoir. Puis, elle les étendit en croix sur sa couche afin d'expirer comme une victime. "*Laissez-moi ainsi, c'est pour moi un devoir.*" répondit-elle aux personnes qui essayaient de l'en empêcher. Prenant ensuite une petite statue de l'enfant Jésus qui ne la quittait jamais, elle la couvrit de baisers, la serra sur son cœur, et l'élevant le plus haut qu'il lui fut possible elle prononça solennellement ces paroles : "Père éternel, je vous offre encore une fois cet adorable enfant, votre divin Fils, pour l'expiation de mes péchés et ceux de tous les hommes, pour les besoins de la sainte Eglise, pour la France, pour la repa-

ration. Divin Jésus, je remets, j'abandonne cette œuvre entre vos mains : c'est pour elle que j'ai vécu, c'est pour elle que je meurs !” Puis, elle posa l'enfant Jésus sur sa tête, en disant ; “ Divin enfant, couvrez ma vie criminelle par les mérites de votre sang précieux, renouvelez en moi la grâce de l'innocence, revêtez-moi de votre vertu de pureté, de votre esprit d'humilité ; oh ! venez avec moi, quand je sortirai de ce monde ; venez, ô mon Jésus, venez, ne tardez pas. Marie, ma tendre mère, venez chercher mon âme. ”

Elle dit à la mère prieure : “ Ma carrière est finie, comme Notre-Seigneur me l'avait fait connaître ; car l'œuvre réparatrice est faite, et ce n'est que pour cela qu'il m'avait mise au monde. Maintenant je n'ai plus qu'à souffrir ; il faut entrer dans les desseins de Dieu. Oh ! qu'il est bien

vrai que sa justice a des moyens inconnus aux hommes pour se satisfaire. ” Son agonie fut longue et pénible. Comme la mort approchait, elle se rappela que Notre-Seigneur lui avait promis de rétablir en son âme, à sa dernière heure, l'image de Dieu : elle voulut renouveler les vœux de son baptême, et, comme symbole de la grâce qu'elle désirait recevoir, elle demanda de l'eau bénite, fit sur sa tête le signe de la croix et dit : “ Enfant je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. ” Puis, joignant les mains, elle ajouta : “ Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, je veux être à Jésus-Christ pour toujours. ” Après cette petite cérémonie, sa figure prit un air tout céleste : on eût dit que c'était effectivement un enfant sortant des eaux du baptême, ou un ange descendu du ciel et qui allait y remonter.

Depuis cet instant jusqu'à son dernier soupir, elle ne cessa de prier. Les sueurs de la mort la couvraient, son corps était déjà glacé, et cependant ses lèvres froides et livides disaient encore : " Jésus, Marie, Joseph ! Venez, Seigneur Jésus ! *Sit nomen Domini benedictum.*" Ce furent ses dernières paroles. Bientôt ses yeux se fermèrent, et, pour dernier trait de ressemblance avec son divin Maître, elle jeta un cri et expira doucement. C'était un samedi, jour consacré à Marie.

Les restes mortels de cette admirable fille de sainte Thérèse ont été, par les soins de M. Dupont, déposés à l'intérieur du Carmel de Tours, dans la salle du chapitre, où ils sont encore. L'endroit correspond dans la chapelle à la partie qui est à droite en entrant. La pierre fixée dans la muraille auprès du bénitier porte cette simple inscription :

ICI REPOSE

SR. MARIE DE ST.-PIERRE DE LA STE.-FAMILLE.

PROFESSE DE CE MONASTÈRE

DÉCÉDÉE LE 8 JUILLET 1848

AGÉE DE TRENTE ET UN AN ET NEUF MOIS

AYANT DE RELIGION NEUF ANS ET HUIT MOIS

SEIGNEUR VOUS LA CACHEREZ DANS LE SECRET

DE VOTRE FACE.

IX.

LA CONFRÉRIE DE LA SAINTE FACE.

Après la mort de la sœur Saint-Pierre, deux œuvres qui touchent à la fois à l'esprit de la réparation et à l'adoration du Saint-Sacrement, sortirent l'une après l'autre de ce tombeau virginal, comme deux fleurs miraculeusement écloses : la congrégation réparatrice avec adoration perpétuelle, fondée par Mlle Dubouché, en religion mère Marie-Thérèse, et l'adoration nocturne des hommes, commen-

cée par le célèbre juif Hermann, plus tard le Père Marie-Augustin. Mais ce fut M. Dupont qui, dans les desseins de Dieu, eut particulièrement mission de poursuivre et de développer l'œuvre montrée à la carmélite de Tours comme le salut de la France, l'œuvre réparatrice du blasphème et de la profanation du dimanche par le culte de la sainte Face.

A la fin du carême de 1851, il exposa dans son salon une gravure de la Face douloureuse de Notre-Seigneur, fac-simile authentique du voile de la Véronique conservé au Vatican. Des miracles ne tardèrent pas à s'opérer. L'homme de Dieu s'en réjouit, parce qu'il y voyait une preuve de la vérité des révélations faites à Marie de Saint-Pierre. Jusqu'à la fin, il espéra qu'on publierait la vie et les écrits de la vénérable sœur, auxquels on l'avait plus d'une fois confiden-

tiellement initié ; son espoir ne fut pas trompé. En 1876, tandis qu'il touchait à ses derniers moments, il apprit que l'archevêque de Tours, Mgr Colet, venait de donner des ordres à cet égard. Il bénit Dieu et expira paisiblement le 8 mars, les regards tournés vers le Carmel.

Son oratoire, où, pendant vingt-cinq ans, la sainte Face avait été honorée, fut aussitôt transformé en chapelle publique, et l'archevêque se hâta d'y établir la confrérie réparatrice, complétant ce qu'un de ses prédécesseurs n'avait qu'imparfaitement commencé. En outre, usant de son pouvoir d'Ordinaire, Mgr Colet ajouta au règlement de l'archiconfrérie de Saint-Dizier une clause et un titre qui donnent à l'association de Tours un caractère distinct, et en font en réalité une confrérie spéciale en l'honneur de la douloureuse Face de Jésus-

Christ : ce qui entraît pleinement, comme on l'a vu, dans la pensée primitive de la sœur Saint-Pierre. Enfin, pour desservir la nouvelle chapelle et se prêter à tous les besoins d'un pèlerinage qui se développait chaque jour davantage, le digne successeur de saint Martin institua, sous le titre de " Prêtres de la Sainte-Face ", une société de prêtres réguliers vivant en communauté dans la maison de M. Dupont, et devant, sur ses traces et sous ses auspices, se dévouer à toutes les œuvres réparatrices de notre époque.

Depuis lors, l'oratoire de la sainte Face est devenu un centre de prières et d'expiation vers lequel les regards et les cœurs se tournent des divers points de la France, et, on peut dire, de toutes les parties de l'Église.

Des confréries de la Sainte-Face, sœurs et imitatrices de celle de Tours,

n'ont pas tardé à s'établir en beaucoup de villes. De différents côtés on sollicite la faveur d'avoir une image de la divine Face du Christ, qui soit la représentation fidèle du voile de la Véronique et identique à celle qu'a vénérée M. Dupont ; il serait impossible de calculer le nombre de ces pieuses effigies exposées en mille endroits, et presque toujours avec une lampe allumée devant elles. Il y en a dans les maisons particulières, dans l'intérieur des communautés, dans les chapelles publiques, dans les églises paroissiales, dans les cathédrales. Les prêtres de la Sainte-Face se chargent d'en faire venir de Rome et d'en faciliter la diffusion ; ou plutôt cette propagande se fait d'elle-même, tant l'idée réparatrice paraît naturelle et nécessaire, tant elle attire et presse fortement les âmes.

La réparation est urgente : tout

cœur catholique, tout cœur français en sent le besoin. Or, s'il est vrai que notre nation, fille aînée de l'Église, est la plus coupable entre toutes, parce qu'on demandera beaucoup à quiconque a beaucoup reçu ; s'il est vrai que chez elle, plus que partout ailleurs, le blasphème a plus d'audace et la profanation plus de perversité n'est-ce pas aux chrétiens généreux qu'elle porte en si grand nombre dans son sein, qu'il appartient d'accomplir et de propager l'œuvre tant réclamée au nom de Notre-Seigneur par la carmélite de Tours ? Quoi de plus naturel et de plus juste que de nous "associer" pour maintenir et pour "réparer," comme l'impiété et la haine de Dieu s'unissent pour détruire et pour "ruiner" ? L'œuvre révélée à l'admirable vierge dont nous venons de raconter l'histoire est tout à la fois, elle le dit elle-même, une nécessité

de justice et un gage de miséricorde. Mettons en commun nos efforts, unissons-nous pour apaiser la justice : il ne nous restera plus qu'à ressentir les effets de la miséricorde, qui seront d'autant plus abondants et plus riches que la réparation aura été plus prompte et plus fervente.



T A B L E



	PAGE.
I—Sa jeunesse.....	5
II—Sa mission.....	14
III—Ses révélations sur la réparation.....	29
IV—Ses révélations sur la Sainte-Face.....	39
V—Ses prières pour la France....	51
VI—L'archiconfrérie réparatrice.	63
VII—Ses vertus.....	79
VIII—Sa maladie. Sa mort.....	91
IX—La confrérie de la Sainte-Face	97

BNQ



000 311 782